

« **La danse infidèle des vagues** »

BLOW UP, Exposition des oeuvres récentes de Fabrizio Perozzi,
Galerie Joyce Yahouda, Montréal, du 15 novembre 2012 au 15
janvier 2013

Jean-Michel Sivry

Numéro 243, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68447ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sivry, J.-M. (2013). Compte rendu de [« La danse infidèle des vagues » / *BLOW UP*, Exposition des oeuvres récentes de Fabrizio Perozzi, Galerie Joyce Yahouda, Montréal, du 15 novembre 2012 au 15 janvier 2013]. *Spirale*, (243), 10-11.

« La danse infidèle des vagues »

PAR JEAN-MICHEL SIVRY

BLOW UP

EXPOSITION DES ŒUVRES RÉCENTES de Fabrizio Perozzi

Galerie Joyce Yahouda, Montréal, du 15 novembre 2012 au 15 janvier 2013.

Le hasard ou un conseil qu'on a suivi place devant nous une œuvre qui occupe l'espace et réclame du temps. Et puisqu'elle en demande, elle en offre. Peut-être même nous en fait-elle gagner ! Ce serait l'une de ses promesses philosophiques obstinées. Celle de nous apprendre à solliciter ces catégories fondamentales de notre conscience et de nos perceptions, l'espace, le temps. Des catégories auxquelles se rapporte la vie.

Il s'agit de prendre part à la liberté de l'artiste, quitte à la déplacer. Lui-même a joué de ce conflit d'interprétation. Que voit-on devant l'image ? Comment l'opacité cède-t-elle à la clarté, se dit-on ? Ce n'est pas la première fois que Fabrizio Perozzi nous retient par une déferlante de couleurs. D'où vient la rutilance ? Il y a ces ondolements qui s'embrasent, ces coulées d'ombres, ces vallées de flammes qui évoquent des chairs de bronze tordues. Les fonds nimbés, surtout, provoquent un choc où s'entremêlent surprise et plaisir. La surprise jaillit du déroutant maniérisme du *disegno interno*. À quelle idée le peintre a-t-il donné forme et pourquoi cette folie chromatique ? Par quel comble Perozzi vient-il, une nouvelle fois, démontrer que la couleur n'est jamais inauthentique, rappeler que le tableau rend possible et justifie l'éclat des pigments ? Ce qui est donné à voir est l'affirmation du matériau à l'œuvre, l'excès de peinture.

Et très vite, on y croise le plaisir. Celui qu'on prête au peintre, le jeu des transitions, la grâce du dessin, le charme de la répétition, la traque têtue de la perfection. On discerne comment il a berné les miroitements, fait crépiter l'instabilité. Pour loger tout ce trésor de tensions et de vagues, on dirait qu'il a formé, à force

d'asservir les contre-plongées et les éclairages, des apparences indéchiffrables. Une pulsion de peinture l'aurait conduit à fabriquer en chambre un paysage complexe dont lui seul peut faire la lecture. Comme s'il cherchait dans le ludisme de

la couleur, l'outrance du détail et l'audace des angles on ne sait quelle réconciliation du figuratif et de l'abstrait.

Cependant que le peintre révèle un peu de son bonheur, le désir du regardeur fait



Fabrizio Perozzi, *Blow Up 3*.

écho à cet appel. C'est qu'il peut lui-même apprécier la frénésie diaprée et s'y perdre. Épicure écrivait que « *si l'on écarte tout ce qui charme les yeux* », on ne peut s'approcher du bien. On voudrait remonter à la source de cette séduction qu'on éprouve. La *poikilia* grecque dénotait la complexité, le débordement et, dans le domaine esthétique, l'ornementation, les déformations picturales. C'est aussi la dualité de ce qui est panaché, la façon dont on envisage en même temps ce que l'image montre et ce qu'elle est, son sujet comme son exécution. Chez Perozzi, la mémoire est toujours au travail. Celle de la Renaissance classique s'éclipse ici devant celle du baroque, emprise des contrastes, de la courbure, de la profusion bizarre que le mouvement commande. Le désir se nourrit de la luminosité chatoyante de ces formes pommelées.



Fabrizio Perozzi, *Blow Up Débuts 1*.

Mais d'autres récits sont à l'œuvre. Si la couleur et les sinuosités, d'emblée, nous ébranlent, nous voyons aussi bien deux êtres enlacés. Nous voyons bien la danse d'un couple. Un autre souvenir s'invite qui pourrait commencer au temps où Edmond-J. Massicotte croquait sur le vif des scènes de veillées. Quelque chose du Québec perce ici. Danser. Cette propension humaine très substantielle adhère aux gènes québécois. Les danses tissent les liens sociaux, resserrent les communautés. Aujourd'hui encore, la tradition résiste, et le groupe Mes aïeux offre à la fin d'une chanson la même promesse débridée : « *Enfile tes plus beaux habits... car nous allons ce soir danser* ».

Au début de la carrière de Perozzi, ses modèles étaient souvent des proches posant devant son objectif. Puis, la figure humaine disparut de ses tableaux. Désormais, il y arrangeait en natures mortes des éléments pris autour de lui, tissus, miroirs, emboîtements, s'offrant ainsi le loisir de modeler des scènes que l'on eût dit sculptées. Pour cette nouvelle série d'œuvres, son regard a choisi une

statuette des années trente, sortie des doigts d'une artiste canadienne formée par Alfred Laliberté, Élizabeth-Louise de Montigny-Giguère, puis coulée en bronze, soixante ans après, à l'initiative d'un ami du peintre qui lui en offre un exemplaire. Sans s'obliger aux séances de pose, il a retrouvé la figure humaine, sujet qui a sa préférence. « *Le corps a toujours enfermé pour moi, les motifs picturaux [...]* ». C'est aussi là que notre regard focalise ses pulsations. Pygmalion, jouant ici d'un troublant érotisme, parie sur la mise en scène, le leurre, pour donner chair à la matière inerte. Sur les toiles, la représentation du couple s'envole. La danse est dynamique par nature, ainsi que le ruissellement ondoyant, si caractéristique de la manière du peintre.

De nombreuses fois, Perozzi remet en lumière la figurine patinée, comme le déclin du soleil redessine un pan de façade. Une œuvre ancienne en suscite d'autres qui la prolongent. La récurrence du motif est en soi constitutive d'un investissement où l'intérêt visuel s'aiguise aux gradations de la série. C'est

ainsi que se dévoilent nuances, transformation des reflets, progression du temps.

Un titre était poinçonné sur le socle de la statuette de plâtre, « Débuts ». Quel avenir les attend? Sont-ils fiancés? Mariés? On imagine que l'artiste à l'origine de l'œuvre, puis le peintre qui en fait plus tard son modèle, ont posé ces questions. Leur embrassement un peu raide les unit-il dans un instant secret, une approche timide ou au contraire sont-ils à la parade devant parenté et notables? Aucune expression ne semble absorber ou dominer l'autre. Le désir et l'affection affleurent, mais aussi bien le devoir ou la soumission. Selon les angles, les tonalités, la femme et l'homme n'ont pas le même maintien, la même humeur, le même âge. Lui se penche,

elle se cambre. Elle, tantôt, relève le front et affiche un port altier, une autonomie presque violente; tantôt lui semble protecteur. Quant à la toile en demi-tondo, un rayon lunaire a renvoyé ailleurs ces effigies qui ne songent plus à danser. Elle pourrait clore la série comme un camée aux tons assombris, gravé en bas-relief.

Au cœur d'un parti pris où s'exprime la liberté humaine, l'art, et c'est le sens qui a traversé le modernisme, assume aussi un repli de la subjectivité du créateur sur elle-même. Perozzi a toujours entretenu un dialogue avec le temps et, pour résister à l'oubli, a inauguré sa carrière en réinterprétant des images de ses parents, couple amoureux bien avant sa naissance. Poursuit-il ici cette interrogation pour mieux nous convier à retenir la *chair du monde* et y laisser notre désir à son travail? Sur la surface ouverte de ces œuvres, le spectateur s'empare de ce qu'il veut, le public ou l'intime.